

Lire, écouter, voir

Le **Breton** du bout du monde

Caryl Férey rentre de Sibérie
avec «Lëd», polar qui glace
et pas seulement par sa météo.

À 53 ans, l'écrivain voya-
geur reste curieux du
monde. SATGET / APP



Cécile Lecoultre

A 54 ans, Caryl Férey sera toujours plus à l'aise autour d'un brasero de fortune dans un township désolé ou un campement de nomades, qu'en raout mondain à Paris. L'écrivain y a pourtant acquis la reconnaissance en une quinzaine de polars. Ancrés dans un territoire précis, ses condensés d'anthropologie de terrain ont d'abord presque engendré une confusion: l'auteur de «Zulu» (2008) à l'authenticité viscérale était-il Afrikaner, ou Chilien comme le suggérait la violence rebelle de «Mapuche» (2012)?

«Je passe cinq à six ans sur un pays avant d'écrire, explique le Breton. En ce moment, avec les restrictions du Covid, je tourne un peu à vide.» D'autres chercheurs trouvent compensation sur la Toile, pas Caryl Férey. «On a beau imaginer les paysages, les rencontres. Ce sont les surprises sur place qui m'intéressent. Voir une femme superbe ou embrasser une femme superbe... toute la différence. J'ai besoin de ciel bleu et d'humanité.»

Sous ce cliché anodin vibre toute la petite cuisine d'un auteur inclassable, qui

case des poèmes et des airs de Bowie, Brel ou des Clash sous toutes les latitudes. «Je me méfie de la gravité des imbéciles comme de l'attitude couilles en avant. Mais ça n'empêche pas le sérieux.» Ses intrigues passent au rigoureux tamis de l'analyse socio-économique l'âme d'un peuple, extraient du bloc de ses colères des pépites d'amour et d'amitié. Dans «Léd», ça ne rate pas.

À Norilsk en Sibérie, ville la plus septentrionale du monde, «cortex au poison psychique» d'un conglomerat minier premier producteur de nickel et de palladium, le cadavre d'un autochtone du clan des Nenets mène à des embrouilles aussi intimes qu'industrielles.

Ainsi l'enquêteur Boris Ivanov tente-t-il de concilier sa fibre morale et d'alarmants besoins d'argent pour soigner son épouse. Des témoins gravitent autour de cette scène de crime, Dasha la costumière, Gleb surtout. Ce photographe vit une passion clandestine avec Nikita, au corps cabossé, à l'esprit lucide.

«Des Bretons, j'en ai trouvé partout, s'amuse Caryl Férey. Parce que la galette est facile à faire, parce qu'au fond des rues dans le Finistère, il y a des visions de bout

du monde? Même si j'aime toujours revenir à la maison.» Dans «Léd», pas de carte postale idyllique en effet. «J'avais écrit en 2017 sur Norilsk sur commande des éditions Paulsen. De quoi démolir mes a priori sur les Russes d'ailleurs, alcoolos, battant leur femme. Bien sûr, ils ont un côté brutal, avec ce sens patriarcal, un «vilisme» à la Poutine, mais j'y ai découvert plus de complexité.»

«Je me méfie de la gravité des imbéciles comme de l'attitude couilles en avant»

En postface, l'auteur prévient néanmoins que les protagonistes homosexuels décrits n'existent pas. «J'ai côtoyé là-bas beaucoup de jeunes «homophobes en vitrine», je ne voulais pas leur attirer d'ennuis. La notion de fiction s'oublie si vite.» Reste qu'en Sibérie, la gay attitude ne passe pas. «Être désigné homo, ça peut bousiller ta vie. Pourtant je voulais en parler dans «Léd», montrer la sensibilité de

ces amours à des gens qui, au mieux, les tolèrent en feignant de les ignorer.»

Autre injection de réalisme constant, le reportage qui dans «Léd» pointe avec la régularité du «Courrier international» ou du «Monde diplomatique». «Mes lectures de chevet, c'est vrai, qui souvent m'ont donné l'intuition de thématiques. Par contre, en enquêtant, il m'arrivait souvent de me retrouver avec une centaine de pages de données trop sèches et rébarbatives pour être incluses dans un roman. Les personnages me permettent de distiller cette mise en perspective géopolitique sans trop alourdir.»

Deux millions d'avortements annuels, une pollution supérieure à Tchernobyl. «Des poches de ce genre, en Inde et ailleurs, sont laissées à pourrir. De temps à autre, des commissions lancent des appels pour protéger l'enfance ou l'environnement. Mais Norilsk, c'est si loin de tout. Le jour où transbahuter le minerai coûtera trop cher, le site sera abandonné. Une ville fantôme entière, tordue par le froid, quelle vision de science-fiction pour les explorateurs dans 200 ans!»

Pour l'heure, «Léd» explique déjà la difficulté d'occire son prochain par moins 60

degrés. «Je ne connais rien aux codes du polar, de la différence entre revolver et pistolet, la médecine légale etc. J'ai demandé aux experts le minimum, si la tête casse du corps comme du verre ou du béton.»

Sa prochaine enquête devrait le mener au Botswana, sur des pistes plus chaudes. Comment d'ailleurs choisit-il ses destinations? «Je ne peux écrire que sur des zones où la colonisation et l'immigration européennes ont laissé une empreinte. Le Japon ou la Chine m'échappent. Quant au reste... je ne m'intéresse qu'aux lames de fond qui agitent le monde. Face aux grandes catastrophes, je ne tombe jamais des nues. Je ne me compare pas à lui mais en 1936, même quand il partait en vacances, Joseph Kessel se retrouvait en Espagne. Comme si l'aventure vous retrouvait malgré vous.»



«Léd»

Caryl Férey

Éd. Les Arènes,

523 p.